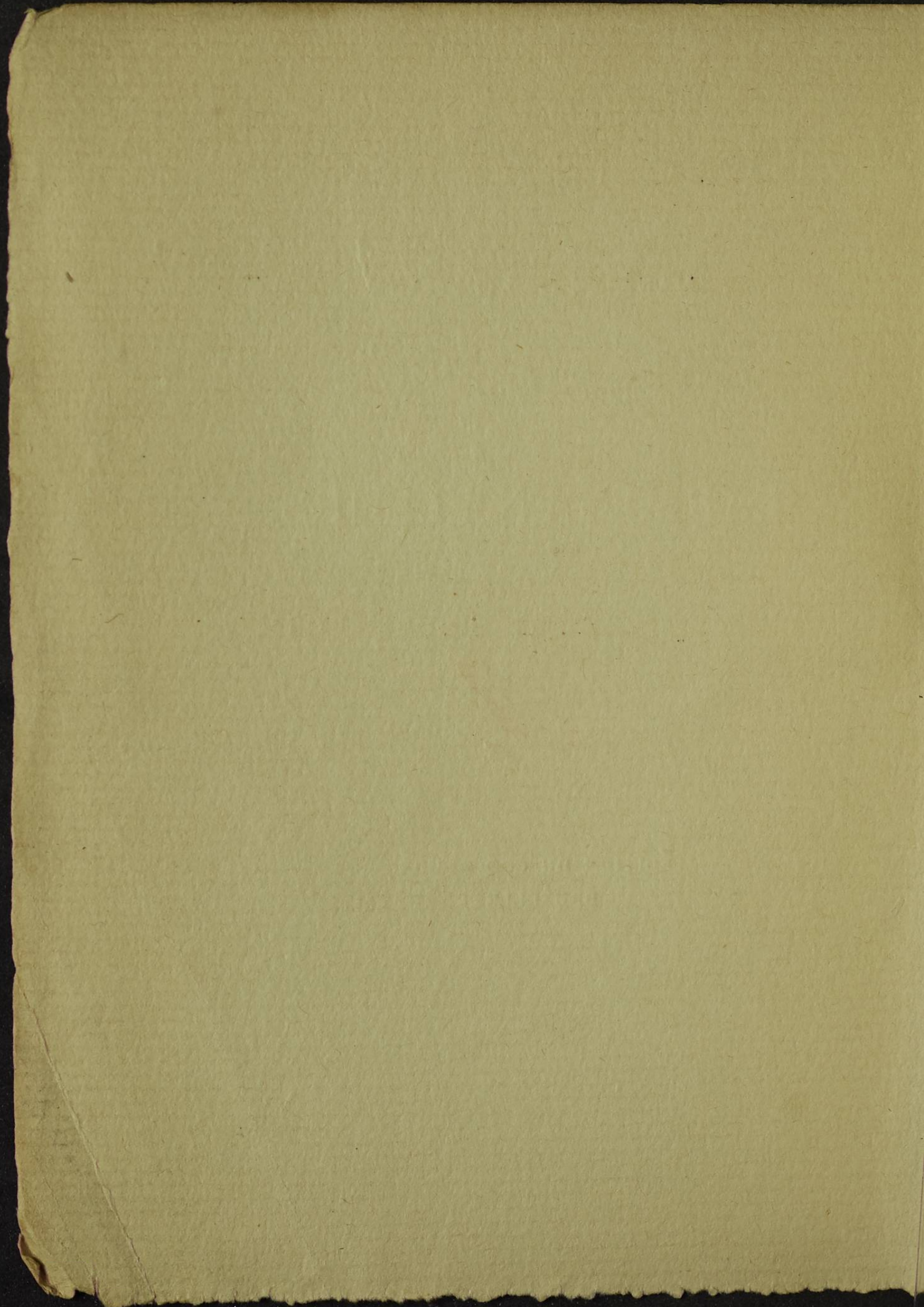


MAURICE DES OMBIAUX

LARMES EN FLEURS

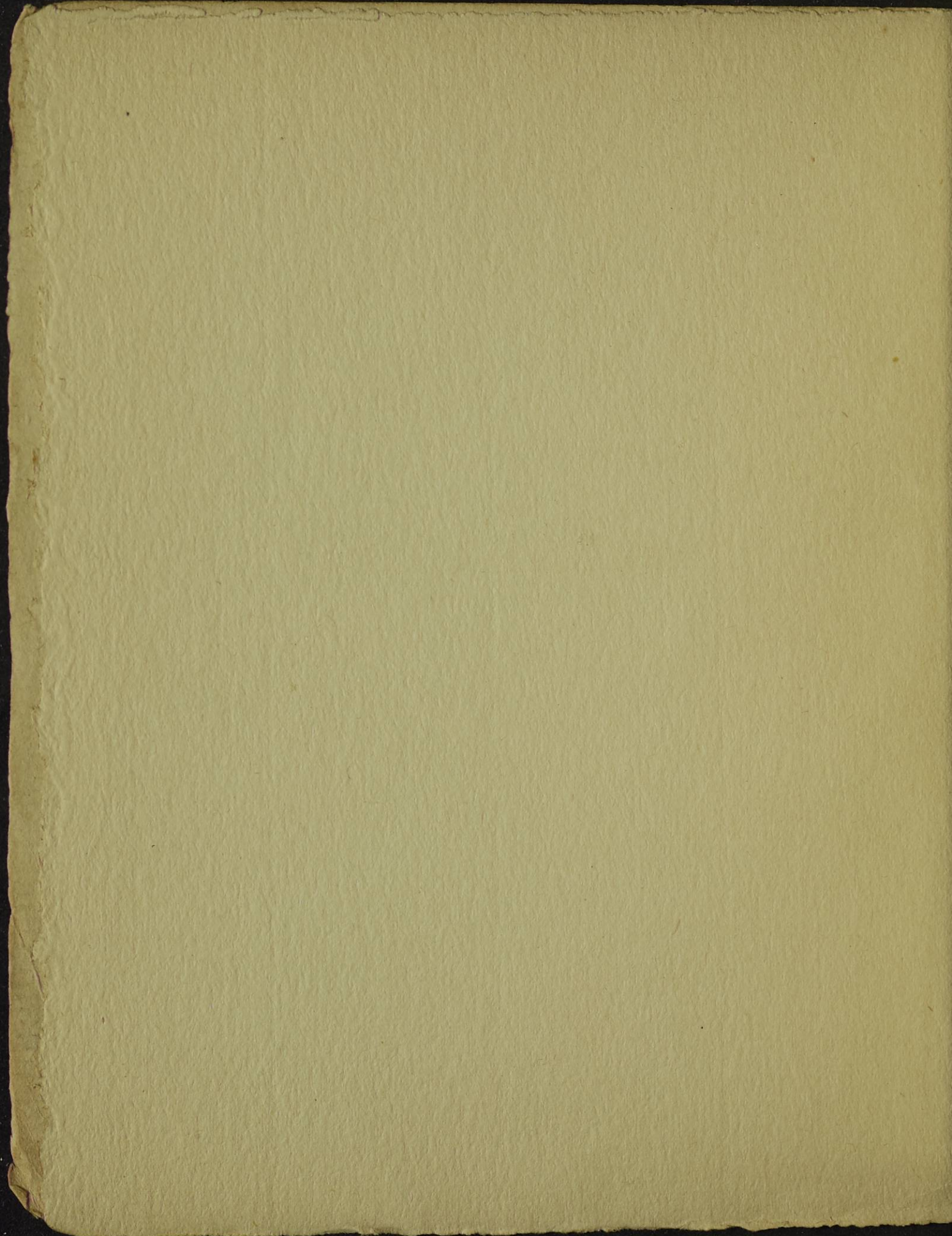


ÉDITION DU COQ ROUGE
BRUXELLES



A Georges Rodenbach
hommage de ma respectueuse
sympathie & de mon
admiration.

Maurice des Ombiaux

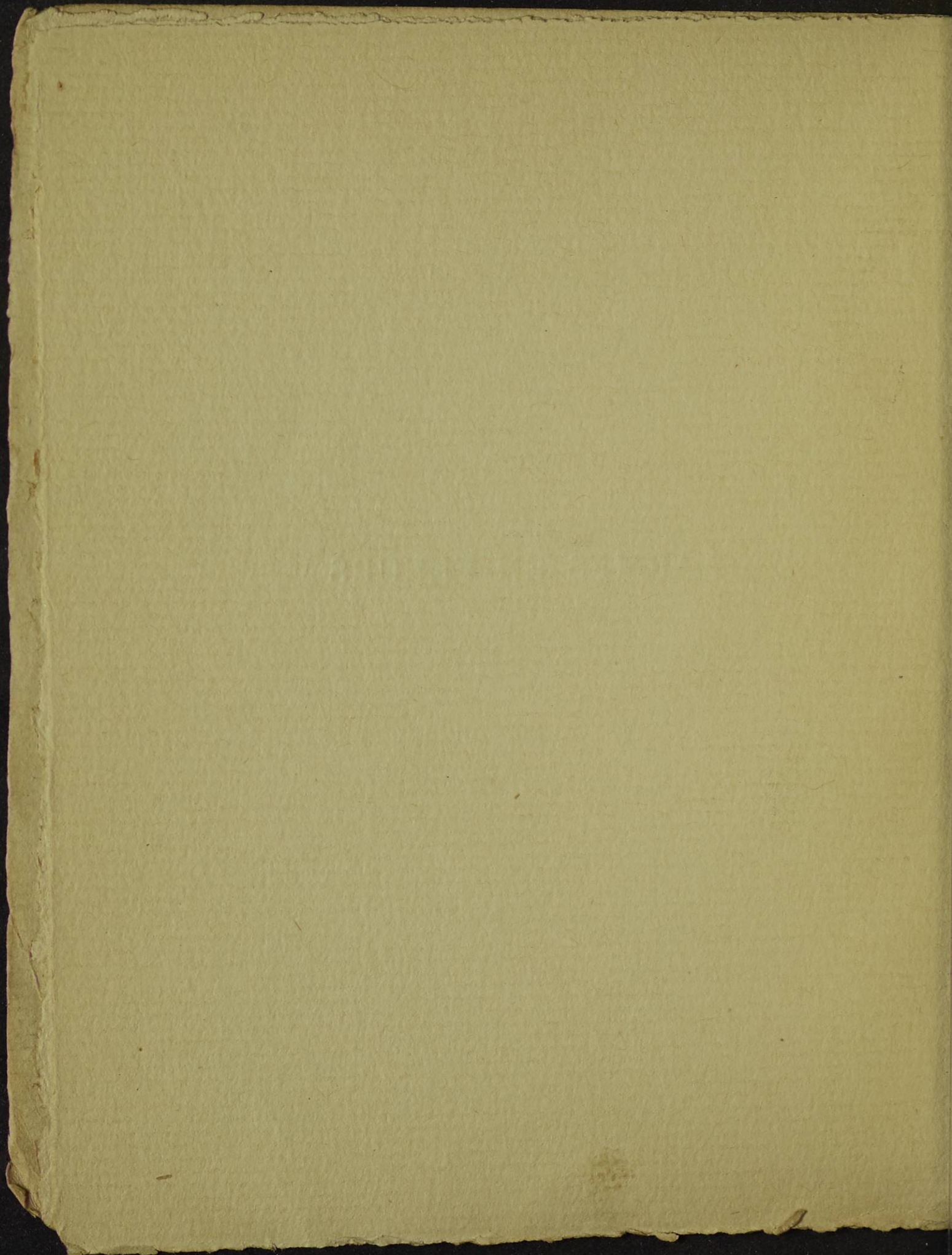


ML

A

2154

LARMES EN FLEURS



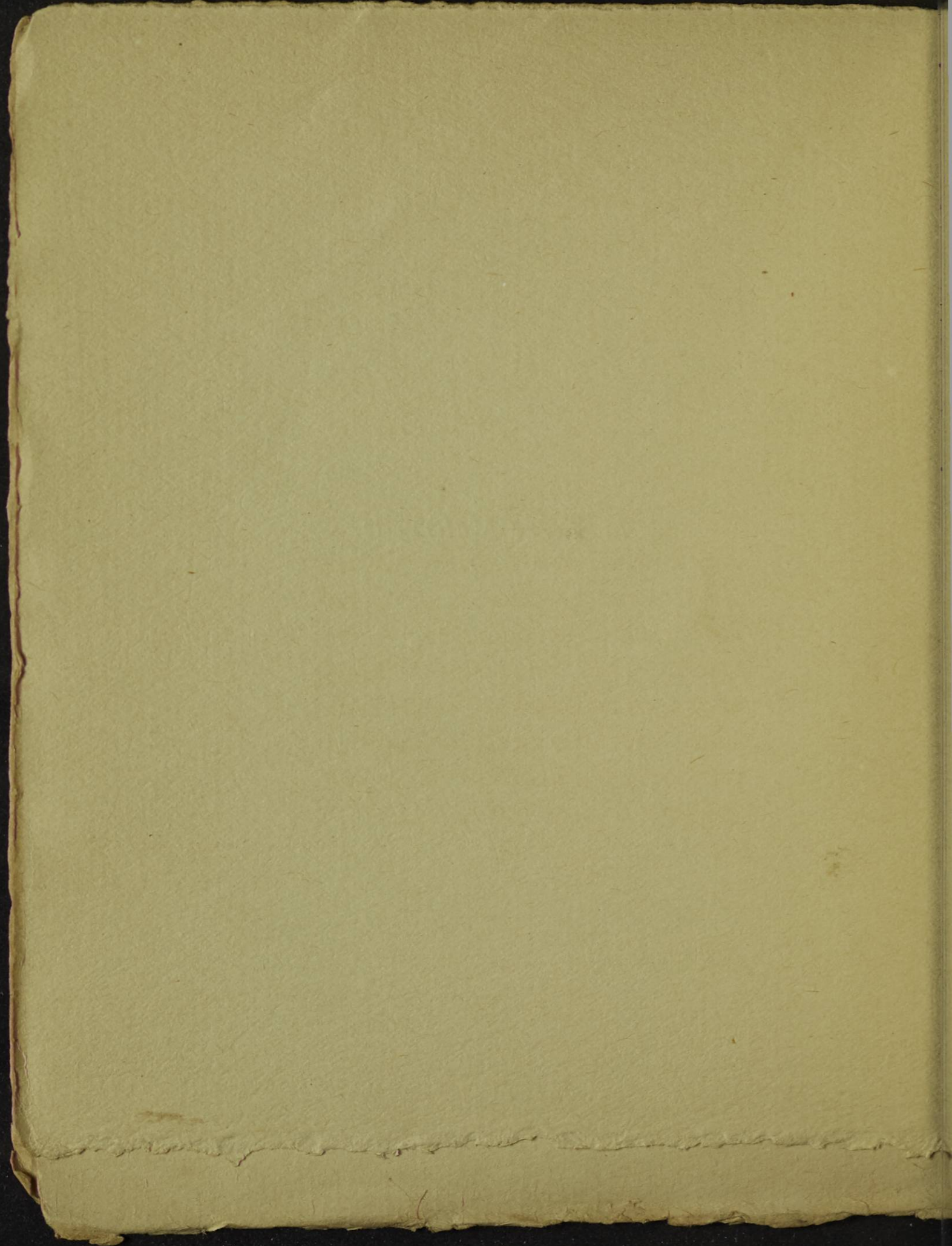
MAURICE DES OMBIAUX

LARMES EN FLEURS

ÉDITION DU COQ ROUGE
BRUXELLES

Tiré à 60 exemplaires

A la Terre Maternelle.



JE jouais sur le gazon pelé des
anciens remparts qui avoisinaient
la demeure de mes parents, à barrer le cours d'un ruis-
selet avec des cailloux et des mot-
tes de terre que mes petits amis et
moi portions à grand'peine dans
nos bras de quatre ou cinq ans.

Lorsque nous avons arrêté l'eau et qu'en débordant elle menaçait de contourner notre muraille improvisée, nous lui ménagions un écoulement en lui créant un petit tunnel dans lequel elle se précipitait avec vivacité, semblable à un orvet qui glisse dans l'herbe maigre des bois, poursuivi par des enfants curieux et tapageurs.

J'étais heureux ce jour-là de jouir d'une liberté inaccoutumée. Les autres jours j'aurais déjà vu surgir ma bonne qui m'aurait interdit de barbotter dans l'eau, de salir mes vêtements et de me mouiller des

pieds à la tête et m'aurait contraint de réintégrer la maison paternelle à l'heure du goûter.

Ce jour-là mon bonheur n'était pas interrompu par l'arrivée de la fille alerte et vive, chargée de réprimer mes nombreux écarts et de mettre des bornes à ma turbulence.

Aussi profitais-je jusqu'à la licence de la trêve qui m'était accordée et dont je m'étonnais un peu parfois, quand le jeu absorbant auquel je me livrais avec ardeur, me laissait un instant de répit.

J'entendis cependant sa voix, qui la précédait assez pour que je

pusse prendre la fuite avec quelque espoir de n'être pas aperçu d'elle ou de prolonger, de quelques minutes, le plaisir d'être au dehors, dans ces terrains vagues, accidentés, ravinés, où il y avait de petites vallées, de petites chaînes de montagnes et un îlot dans lequel je rêvais de vivre comme un petit Robinson.

Voyant que j'étais découvert, je me réfugiais au sommet d'un ancien bastion où il était assez incommode à une femme, embarrassée par ses jupes, de venir m'appréhender; elle devait le contourner pour arriver à moi par une montée dou-

ce, mais alors je me laissais glisser par la pente roide jusque dans l'ancien fossé et la forçais à me poursuivre pendant quelque temps encore.

Elle arriva tout essoufflée au pied du talus.

— Je viens te chercher, me dit-elle ; on va te conduire chez ta bonne maman.

Comme elle avait souvent employé la ruse pour me faire rentrer à la maison, bien que sa promesse fût alléchante, elle suscita le doute en mon esprit.

— C'est encore pour m'attraper,

n'est-ce pas ? lui répondis-je tranquillement du sommet de mon bastion.

— Non, non, cette fois c'est bien vrai, dépêche-toi, il n'y a plus beaucoup de temps avant le départ du train.

— Je lui répondis par un « tutûte » accompagné d'un pied de nez.

Elle s'impatienta.

— Si tu ne viens pas immédiatement, je pars le dire à ton père.

Cette menace diminua mon impertinence et je me remis à parler.

— Prouve-moi que c'est vrai ce que tu me dis.

— Comment veux-tu que je te le prouve ? je t'assure que c'est la pure vérité.

— Tu le jures ?

— Oui.

— Dis que tu le jures.

— Allons, je te le jure , dit-elle en trépignant.

Je me laissai glisser le long du talus, elle me prit par la main et me fit galoper.

— C'est bien vrai ? dis-je, doutant encore.

— Oui, c'est vrai, et il faut nous

dépêcher, le train part dans une heure.

J'étais dans une joie folle, mais je ne savais à quoi attribuer cette aubaine de partir d'une manière aussi inattendue chez ma bonne maman.

J'interrogeai mon père qui, trop occupé sans doute pour voir l'état de mon tablier, de ma culotte et de mes bottines, couverts de terre et de boue, me répondit :

— Ta grand-mère m'a écrit; son petit doigt lui a dit que tu as été sage et elle demande que je te

laisse aller la voir pour ta récompense.

Je fus fort satisfait de cette réponse, tout en pensant, à part moi, que le petit doigt de ma bonne maman devait avoir un meilleur caractère que je ne lui avais supposé, car j'avais commis une série de méfaits depuis quelques temps et il ne paraissait guère s'en douter.

Mais voilà, me dis-je, comme il y a loin d'ici chez ma bonne maman, il faut peut-être plusieurs jours à son petit doigt pour être mis au courant de ce que j'ai fait avant-hier, hier et aujourd'hui. On ne

peut pas aller par le chemin de fer, tous les jours, raconter au petit doigt de ma bonne maman tout ce que je fais, parce que cela coûterait trop cher; alors il faut aller à pied, d'après ce que mon papa m'a raconté.

J'aimais d'aller chez ma bonne maman, où il y avait des vaches, une chèvre, une brebis, un baudet et un chat, dont les aventures avaient une grande importance dans mon imagination.

J'arrivai à ce pays de vacances qui a toujours été pour moi la terre de rêve où se passèrent les contes

de Perrault, car n'est-ce pas notamment dans le château, dont j'apercevais de la fenêtre de ma chambre la grosse tour, qu'avait reposé la belle au bois dormant ? à ce pays aux montagnes ornées de légendes aux rochers gris dont les anfractuosités étaient pour moi le seuil du royaume des Nûtons ?

Je jouais dans l'herbe haute du verger avec mes petits cousins, lorsqu'on m'appela de la maison. Nous courûmes tous vers le jardin. Une de mes grandes cousines arrivait vers nous. Elle me souleva de terre, me prit dans ses bras en

s'écriant joyeusement: « Tu as une petite sœur, il vient de t'arriver une petite sœur! Tu es content, dis? »

Nous étions parmi les rosiers fleuris et, porté par cette grande fille aux joues roses, je voyais par dessus les haies vertes, dans les jardins voisins, s'épanouir les roses blanches et rouges. Un soleil d'été répandait ses nappes d'or sur les murs blancs et les toits d'ardoise et incendiait les vitres des maisons. On entendait bourdonner les abeilles. Des cris de joie m'entouraient, une vie intense emplissait l'entour; je me sentis pour la première

fois pénétré par la grande vie qui s'épanouissait autour de moi, dont, pour la première fois, j'eus la conscience comme en un éclair.

J'avais une petite sœur ! Il me semblait qu'elle venait de naître là parmi les roses.

Il y avait quelque chose de nouveau pour moi dans la nature. En commençant à la voir, en y pensant pour la première fois, je commençai aussi d'être pénétré par son mystère.

Ce moment reste dans le fond de mes souvenirs comme une tache de lumière; les heures et de nom-

breux jours qui le suivirent sont perdus dans la nuit de ma mémoire.

Mais les moindres détails de tout ce que je vis quand cette grande fille me prit dans ses bras et m'annonça la naissance d'une petite sœur, me sont restés ineffaçablement présents à l'esprit, jusqu'aux regards avec des lueurs de feu du vieux fournil où les servantes cuisaient le pain.

La maison eut un singulier aspect quelque jour. Il lui vint tout à coup une physionomie bizarre. La brusquerie du changement accompli en elle me le fit remarquer avec acuité. Un silence inaccoutumé venait d'entrer dans les chambres. Je n'entendais plus que des chu-

chotements où, d'ordinaire, retentissaient des voix claires et joyeuses.

La vie habituelle avait déserté la demeure. Une atmosphère inconnue de moi l'avait envahie. Il me semblait que je n'étais plus chez moi. J'en ressentais un malaise étrange, une oppression vague, une angoisse indicible.

Comme le poussin s'en va, au moindre froid, au moindre vent, se blottir et disparaître sous l'aile de la couveuse qui veille sur lui, j'aurais voulu blottir mon affolement et ma terreur sous l'égide mater-

nelle où mes craintes eussent été tôt dissipées par quelques mots, par un sourire, par un baiser. Mais je ne le pouvais pas, ce tutélaire abri me manquait. Pour la première fois, je connus la sensation de l'abandon. Je me sentais aussi comme abandonné par une partie de moi-même et je m'étonnais que je ne fusse plus le même que la veille.

J'étais sous l'influence de pensées auxquelles j'obéissais sans les connaître. Elles m'enlaçaient, m'enveloppaient, mais mon esprit d'enfant ne parvenait pas à les saisir ;

leur sens ne se faisait pas familier et cela augmentait le sentiment que j'éprouvais de ma faiblesse et de mon découragement.

Etait-ce d'avoir vu le matin ma mère verser des larmes en passant près de moi, après m'avoir jeté à la hâte une caresse ?

— Ta petite sœur est malade, m'avait dit la bonne.

Mais un sentiment de révolte me venait contre cette atmosphère tyrannique qui pesait lourdement sur moi ; j'éprouvai le besoin de l'objectiver aussitôt, de lui donner un corps, de lutter contre elle, et

déjà je songeai à m'armer de mon sabre en fer blanc, de mon petit fusil et de mon arc, pour empêcher l'ennemi d'entrer plus avant dans notre demeure. Je voulais faire du bruit, je voulais chanter, crier, pour le forcer à s'éloigner. Mais on ne comprenait pas mes desseins et on me recommanda de me taire de peur d'éveiller ma petite sœur malade.

—Cet enfant est fiévreux aujourd'hui, entendis-je; il est sans doute énervé. Il faudra qu'on le promène.

Ma petite sœur était malade, mais c'était la défendre que je vou-

lais, la défendre contre quelqu'un de méchant qui était la cause de la tristesse dont souffrait la maison !

Avais-je la pensée qu'en faisant du bruit, qu'en affirmant une volonté de vie, j'empêcherais une influence contraire de se manifester davantage et parviendrais à la chasser loin de nous ? Mais le sentiment de mon impuissance me rendit mon angoisse première qui se résolut en des pleurs.

Oui, ce fut un gros chagrin que cette phrase suscita en moi : « Ta petite sœur est malade. »

Ce fut la seconde fois que s'entr'-

ouvrit pour moi la conscience de
la vie.

Ainsi les premières impressions
qui marquèrent sur mon âme à son
aube, l'une de la joie, l'autre de la
tristesse, se rapportent à cette
enfant par qui la vie commença de
se révéler à ma compréhension.

Je me souviens de la joie que
j'eus lorsqu'on la mit dans mes bras

et que, toute riante, elle posa ses petites mains sur mon visage et m'embrassa. Je la tenais maintenant, gracieuse, babilleuse et toute rose de santé, tandis que j'avais ressenti une telle folie d'angoisse, une telle étreinte du cœur, une telle terreur, lorsque, penchée sur son petit lit, ma mère anxieuse épiait les restes de vie sur ses lèvres et dans ses yeux. Je la tenais vivante maintenant, je la brandissais, au bout de mes bras raidis, comme un drapeau d'allégresse !

Je n'ai pas souvenance d'événement qui ait marqué sur son âme et qui puisse expliquer son développement, mais une telle puissance de vie se manifesta chez elle que nous en fûmes tous éblouis.

Elle incarna bientôt pour moi toute la joie de la terre.

Elle était toujours gaie, et à la voir rire on se sentait pénétré de bonheur, on oubliait tout pour se laisser envahir par son plaisir.

Quand on entrait dans son atmosphère, dans le rayonnement de son âme joyeuse, on se sentait comme caressé par la fraîcheur balsamique d'un vent du soir après une chaude journée d'été.

Tout enfant qu'elle était, elle charmait les rudes hommes qu'il y a dans ma famille. Pour jouer avec elle, l'amuser et la choyer, ils trouvaient des délicatesses d'une gaucherie délicieuse, redevenaient tout

jeunes, se laissaient guider par elle dans des jeux enfantins. Et tous se disputaient la petite idole, heureuse des caresses qui lui étaient prodiguées, mais qu'elle faisait rejaillir sur les autres dans la pluie d'or de ses rires. Mes grandes cousines la dorlotaient comme leur poupée, la revêtaient de leurs plus belles soies et de rubans multicolores. Elles en faisaient tour à tour une princesse ou une madone. Elles l'enguirlandaient de roses, et, dans les roses rouges et la verdure des feuilles, son visage apparaissait comme une rose plus

pâle, une rose de la Malmaison.

Ah ! quelle fête c'était de l'avoir auprès de soi !

Bien qu'elle grandît et devînt jeune fille, elle resta toujours l'enfant riante et gaie dont les élans de joie vous emportaient malgré vos soucis, dans un tourbillon de rires. Elle resta l'enfant aimante, aimable, insouciant des choses compliquées de la vie. C'était l'enfant de la nature belle et grande, de la nature exubérante et riche, un rayon de soleil incarné, une fleur devenue jeune fille.

De même que la nature reparaît

toujours jeune au printemps qui gonfle de sève les bourgeons et déploie ses étendards, sa joie, son âme apparaissaient toujours fraîches et nouvelles. Elle donnait aux choses un aspect riant et les choses lui étaient douces et lui souriaient. Cette inaltérable gaiété était mystérieuse, son charme se renouvelait constamment, pareil à l'eau claire d'une source chantante. Elle prenait les aspects les plus divers et les plus inattendus, si bien qu'il n'était pas possible de s'en lasser.

Combien de fois ramena-t-elle le soleil sur les paysages brumeux et

endeuillis de notre âme, par ce je ne sais quoi d'irrésistiblement frais et jeune qui l'entourait.

Elle transformait la vie, la fleurissait, la parait, l'illuminait, cette enfant de la nature libre et vivante, magnifique et sereine comme elle !

Ah ! que je l'aimais et quel dic-tame son souvenir est encore pour moi quand le présent se fait amer et mauvais !

Je me la rappelle alors, parlant aux oiseaux perchés sur ses épaules, sur ses doigts levés, ou sautillant parmi ses cheveux, riant et babil-lant avec eux.

Je la vois comme une fée de notre pays, parée d'une robe blanche, une feuille de houx garnie d'une baie rouge dans son chignon, une touffe de bruyère à son corsage, se promenant dans les genêts en fleurs, en laissant glisser sa traîne sur la mousse moirée.

Elle était aussi adorée des humbles et des pauvres. La joie de la voir sourire, de l'entendre parler, cette joie qui émanait d'elle ainsi qu'un parfum, la leur rendait chère.

Elle évoquait les fleurs, ils lui apportaient des gerbes des champs

ou quelques giroflées qui ornaient leurs petits jardins.

Elle charmait de même les enfants qu'une de ses caresses enchantait, parce qu'elle venait d'une âme simple comme la leur et délicieusement fraternelle.

Sa seule présence à mon côté dans les campagnes et les forêts de notre pays me faisait goûter davantage leur splendeur. Sa présence seule m'expliquait leur puissance et leur charme. Il y avait entre eux et elle des affinités mystérieuses, car leur beauté me paraissait s'épanouir sous ses regards et

elle-même se parait de leur beauté.

Les esprits des bois se faisaient plus familiers et plus tendres alors. Je ne les craignais plus comme en mes instants de solitude, ils devenaient plus doux et plus folâtres pour moi.

Je jouais à les chercher, à les poursuivre dans le creux des vallons, dans l'épaisseur des fourrés, aux détours des sentiers d'ombre; j'épiais des nymphes couronnées de fleurs et de verdure dans le cristal des fontaines bordées de mousse.

Clochettes des campanules mau-

ves, des muguets et des jasmins sauvages, quels jolis airs carillonnez-vous à ses oreilles ravies, lorsqu'avec sa faucille étincelante elle coupait des genêts pour en faire des balais, ma petite sœur blonde, si jolie avec son bonnet blanc, son corsage d'azur et son jupon de mousseline parsemé de fleurs?

Quelles ariettes légères et subtiles chantaient par vous dans le silence de la verte clairière entourée de ciel bleu, coupée par les troncs gris des bouleaux et par les chênes ridés et faisaient entr'ouvrir ses lèvres souriantes, couleur du jus des

mûres et voir le jeune ivoire de ses dents brillantes.

Quels rêves faisiez-vous passer en ses yeux, vitraux d'idéal, ses yeux où l'on voyait des fées folâtres coiffées de lys et de glaïeuls danser autour des sources d'eau vive et le nain vert Obéron sonnait du cor avec les échos d'alentour.

O bois, son souvenir est mêlé au vôtre dans ma mémoire et c'est ce qui fait que je vous aime plus tendrement encore quand le soleil répand ses fleuves de lumière sur vos feuillages verts et vos gazons fleuris.

Votre splendeur était incarnée en elle. Elle était pour moi la vie heureuse et exubérante, la joie de vivre, le bonheur d'être.

Pour elle, j'étais le grand frère qui se prêtait à tous ses caprices, le jeune homme qui, pour tout enfant, est presque un héros de légendes entouré d'une auréole d'aventures. La plus parfaite harmonie régnait entre nous. Nous rapportions l'un à l'autre nos pensées, nos enthousiasmes, nos espérances. Ensemble, sur la chimère ailée, nous nous laissions emporter dans les espaces infinis de la fantaisie.

Mais la vie nous sépara bientôt ;
je m'en fus au nord, dans une ville
de rêve emplie de cathédrales,
d'églises et de chapelles gothiques,
de tours crénelées, de beffrois noirs,
de pignons en escaliers dégrin-
golant vers l'eau stagnante de
canaux verts. Là-bas, je fus saisi,

accaparé, par le souvenir intense et la ferveur des siècles morts.

Le rayonnement des yeux enflammés par leurs âmes ardentes me pénétra.

D'anciens regards que le temps n'avait pas encore éteints se posèrent sur moi, que je me trouvasse sous les arceaux séculaires des nefs grandioses, dans les rues silencieuses bordées par les dentelles des pignons, ou devant les saintes auréolées d'or des primitifs.

Attiré par la foi de ces temps, je me prosternais dans la lumière de pourpre, d'émeraude, de topaze et

d'améthyste, qui se glissait sous les voûtes sombres des chapelles, à travers les vitraux historiés de légendes pieuses et glorieuses, et se jouant sur les dalles en dessins bizarres.

J'étais envahi par la mysticité de toutes ces choses anciennes patinées de prières de foi, d'espérance et d'amour. Les vieilles pierres me remplissaient de vénération, m'incitaient au rêve, toutes noircies par les oraisons dont l'ardeur paraissait les avoir brûlées.

La nostalgie des montagnes et des bois de mon pays me mordit le

cœur, au début, et me força de retourner précipitamment chez nous. Mais je me trouvais, en arrivant, tellement calme, que je pus bientôt repartir.

Alors je m'absorbai complètement dans la contemplation divine. Je m'efforçai de partager l'extase des humbles que je voyais agenouillés devant un crucifix ou une madone, les bras déployés, la tête rejetée en arrière et la bouche entr'ouverte, attendant l'étreinte du Sauveur ou la caresse maternelle de la Sainte Vierge.

Je m'isolai en des époques anté-

rieures, après m'être efforcé d'en abstraire tout ce qu'elles avaient de commun avec la nôtre, et n'en avoir conservé qu'une épuration précieuse et magnifique, un mensonge charmant; et je parvenais à me faire croire à moi-même que mon plus grand plaisir n'était pas de me regarder vivre ainsi dans ce décor de rêve.

Elle me vint visiter dans ce séjour où mon jeune enthousiasme s'échauffait au charme de choses nouvelles.

Elle arriva par une rayonnante journée d'été. En sa robe claire,

nimbée de soleil, elle semblait être une fée de clarté se promenant parmi les rues aux murs gris, sur lesquels l'eau tombée des gouttières avait laissé de longues lignes noivrâtes.

Ces vieilles choses s'égayaient de la voir. Son rire éclipsait le babil des oiselets du carillon dont le chant chevrotant me paraissait plus mélancolique que d'habitude.

Sa présence, son regard étaient pour moi comme un rayon de soleil dans une cave.

Tout ce qui m'entourait me semblait triste maintenant, triste et

mort, tandis qu'elle était toute joie
et toute vie

C'était comme le souffle de la
brise un jour d'été torride. Au
soleil de son regard s'épanouissaient
les roses de mon âme. Ma poitrine
se dilatait et je respirais plus libre-
ment.

Avec quel intérêt, quel plaisir
regarda-t-elle la vieille cité glo-
rieuse, avec ses complications de
tours, de toits pointus, de clochers
ajourés, de pignons en escaliers et
de girouettes d'or !

Je vis son visage gracieux me

sourire dans le miroir des canaux
encadrés de verdure.

La nature l'emportait ce jour-là
en moi sur les œuvres des hommes.

Elle anima la ville morte, car j'y
vis la vie s'agiter davantage après
qu'elle fut venue la visiter.

Vers elle convergeaient les rayons
infinis de la vie immense; l'harmo-
nie de notre grande mère la nature
avait en elle un écho d'une infinie
séduction.

Ce jour-là, elle concentra le
paysage qui se refléta dans le saphir
de ses yeux. Du canal se déroulant
comme un ruban d'argent jusqu'à

l'horizon, bordé de gazon et de peupliers inclinés dans le même sens par le vent du large, pélerins d'éternité! des forêts lointaines aux cîmes moutonnées par les brises, des champs de moissons jaunes tachés çà et là par les haies vertes et les toits des tuiles où paraissait, figée, une lave de soleil écarlate et or. Au loin la ville, dont on apercevait les clochers multiples, bulbeux ou pointus, semblait toute petite et sur le point d'être envahie, submergée par la verdure conquérante qui l'environnait et montait

vers elle et commençait déjà à couvrir ses murs.

Je me sentais plus fort. Un sang plus frais et plus vif s'insinuait dans mes veines. Des énergies nouvelles m'énorgueillissaient et m'incitaient à des combats, me faisant secouer la résignation et la passivité, dans lesquelles m'avait plongé l'ambiance d'humilité et de renoncement, que j'avais trouvée dans ces églises où prient des vieilles en manteaux noirs, au seuil desquelles croupissent des infirmes et dans les rues où des femmes souffreteuses et chlorotiques font sauter

les fuseaux de leurs doigts effilés
et amaigris.

Jusque là, mon instinct avait souffert des lois et des principes que mon esprit avait acceptés des autres sans contrôle. Et mon esprit, ainsi dirigé, était sans cesse torturé par mon instinct.

Je me sentais irrésistiblement poussé vers la liberté, mais il m'était

impossible de suivre les impulsions spontanées qui se manifestent chez tout être plein de santé, sans que mon esprit n'intervint pour me reprocher, au nom des règles d'une morale séculaire, les actions qu'elles m'imposaient. Les murailles et les digues qui ont, pendant tout une ère, empêché les hommes d'aimer la vie, retenaient le torrent de mes aspirations et de mes désirs.

Ainsi deux êtres distincts vivaient en moi, sans cesse en désaccord, mais sa présence les concilia, car chez elle, ils s'identifiaient en une constante et totale harmonie.

C'est ainsi qu'elle révéla ma conscience du monde.

J'avais besoin de susciter l'âme des choses passées autour de moi en émotions sentimentales. Les vieilles tapisseries, les meubles anciens, les vitraux, les tableaux glorieux créaient une atmosphère tiède et douce à ma conscience. Je me plaisais parmi ces beautés finies que ma jeune énergie vivifiait et qui me composaient une âme chimérique.

Elle, c'était l'âme des choses passées, présentes et futures, l'âme forte et éternelle de la nature.

Seul un art joyeux parlait à son esprit, une pitié seule se manifestait en elle pour les choses tristes et mélancoliques. Toute manifestation de force suscitait son admiration. Elle était toute d'instinct et comme chez tous les forts, son instinct était merveilleusement organisé, il ne la trompait jamais et empêchait tout asservissement.

Pallas Athéné, protectrice de l'errant Odysseus que je fus pendant des années, elle me guida parmi les contrées inconnues vers lesquelles me poussèrent la destinée et les forces adverses. Elle me

garda des Sirènes charmeresses,
me détourna de Charybde et de
Scylla, elle m'arracha encore aux
délices que je goûtais dans l'Ile des
Nymphes, engourdi par un dange-
reux népenthès. Elle me tira du
sombre Hadès où j'étais descendu
et où je m'attardais à m'entretenir
avec les morts, les laissant m'im-
poser leurs idées et leurs sentiments;
à travers mille embûches, mille
précipices et mille dangers, elle me
reconduisit dans ma patrie, dans
l'Ithakè de mon enfance où mon
vieux père, pareil au divin Laertès,
couvert de vêtements sordides,

bêche son jardin, taille ses arbres
fruitiers et ses vignes.

Te souvient-il, chère âme, des séjours immortels et bienheureux où tu rayonnes maintenant, te souvient-il de la dernière fois que nous nous vîmes et de notre adieu ?

J'étais revenu pour quelques jours à la bonne maison de notre enfance. L'heure sonna de partir.

Tu m'accompagnas jusqu'à la porte et après nous être embrassés encore une fois, je m'éloignais, lorsque me retournant pour voir ton cher visage, je te vis qui me suivais des yeux avec quelle jolie et charmante expression de tendresse ! Oh ! le geste que tu me fis avec les mains, avec la tête, le geste dans lequel tu mettais toute ton âme heureuse de la pensée que j'avais eue de t'envoyer encore un baiser ! Quelle bonne impression d'affection il me mit dans le cœur, comme j'en fus dorloté ! Ce fut une joie douce et un bien-être exquis qui

m'accompagnèrent durant toute ma route.

Je retournai dans ce petit village de la Campine où je devais passer l'été.

Je vivais là dans les bois verdoyants, les prés fleuris et les champs où se doraiement les moissons. J'allais quelquefois jusqu'à de vieilles villes pour rêver dans les rues aux maisons anciennes tout imprégnées de passé, et dans les églises gothiques où je sentais une paix descendre dans mon cœur sans cesse enveloppé d'une anxiété vague, dont il m'était impossible de pénétrer la cause.

Une atmosphère d'inquiétude m'environnait et seul le recueillement et la prière apportaient quelque adoucissement à ces appréhensions indéterminées qui m'obsédaient.

Une fois, je voulus m'enfoncer pour deux jours dans les landes où de loin en loin, on voit quelques villages tranquilles mettre le rire de leurs toits rouges dans l'immensité de la plaine aride et sablonneuse, où poussent seulement les bruyères et les sapins. Mais au fur et à mesure que je m'éloignais de ma demeure, une angoisse grandissante



m'envahissait et, despotique, me forçait bientôt à revenir sur mes pas.

Je rentrais chez moi avec la peur d'y trouver de mauvaises nouvelles, mais je ne voyais jamais que les bonnes lettres de la chère enfant, fleurant le réséda et la lavande, comme le linge de chez nous, et la bonnemaïson familiale où l'alouette tirelire en réponse à la fauvette qui lance ses roulades dans la cage, sur la fenêtre ornée de géraniums en fleurs.

Je me souviens du charmant bavardage qu'elle m'envoya du beau pays de Lesse et de Meuse et

de notre chère Ardenne où elle s'en fut, pour la dernière fois, hélas, mirer dans le cristal des fontaines et l'eau limpide des ruisseaux, ses yeux de violette et son âme radieuse, et répandre dans les bois le timbre d'or de sa folle chanson.

Mon doux pays! tu m'es plus cher encore depuis que tu entendis, le dernier, les suaves harmonies de sa jeunesse triomphale et le chant de ce cher cygne qui ne vogue plus maintenant que sur les lacs bleus mélancoliques du souvenir!

A la lettre que je lui adressais

à son retour, il me fut répondu :
Notre chère petite est malade... et
cela me tomba comme un coup de
marteau sur la tête.

Je ne pouvais courir vers elle !

Pendant trois semaines, ce fut
une perpétuelle alternative d'espé-
rance et de crainte, une véritable
agonie, jusqu'au jour où je reçus
cette lettre d'allégresse :

Elle est sauvée !

O bois, ô paysages monotones,
ô plaines immenses de la Campine,
vous entendîtes mes sanglots, vous
m'entendîtes pleurer, crier, hurler
de joie. Combien ce jour-là, je vous

parai de magnificences ! Ne fûtes-vous pas pour moi les plus beaux de la terre ? Je courus comme un fou pendant des heures et des heures, vous parlant, vous manifestant, vous communiquant ma tendresse. Mais ô soir désolé, tu répandis ta tristesse sur la splendeur dont je les avais revêtus et le doute et l'inquiétude tombèrent sur mon allégresse et rongèrent mon cœur comme une lèpre mortelle.

Ma raison ne pouvait lutter contre ma folie. Je rentrai morne et abattu et plus sombre que les vapeurs d'encres venues de l'horizon cou-

vrir la campagne silencieuse.

Au lit, j'étais dans un état d'inconscience, voisin du sommeil, où quelques idées continuent à flotter dans notre esprit, confuses et enchevêtrées les unes dans les autres, où il reste encore quelques matières en fermentation dans le creuset de la pensée humaine.

J'ouvris les yeux ; dans le cadre de ma fenêtre, je vis quelques nuages qui passaient sur la lune auprès du clocher pointu, recouvert d'ardoises, de la petite église aux murs gris, dormant paisiblement au milieu du cimetière rempli d'une

verdure florissante qui montait haut sur les tombeaux et les croix, menaçant de les recouvrir.

Lorsque tout à coup je vis s'entrouvrir un nuage éclairé par la lune et sur un rayon vint vers moi la chère enfant, ma petite sœur aimée. Son visage était doux et grave, ses cheveux flottaient sur ses épaules. Elle était vêtue d'une tunique de drap blanc et or qui se confondait avec le nuage dont elle était sortie. Ses bras étaient tendus vers moi. Ses yeux me regardaient tendrement, ses lèvres me firent le plus beau sourire et sa voix fut

d'une câlinerie exquise pour me consoler déjà de ce dont elle allait me faire part :

— Mon frère chéri, je viens te dire au revoir, je viens t'apporter mon dernier baiser.

— Comment, tu me quittes, c'est donc vrai, je ne te reverrai plus ?

— Oui je m'en vais, mais ne te désoles pas, ne te plains pas, nous ne serons pas si loin l'un de l'autre.

— Tu m'abandonnes, tu pars, je ne te reverrai plus ?

— Si, je serai souvent avec toi, tu me respireras dans le parfum des

fleurs, tu m'embrasseras dans les corolles des roses. Je serai partout sur ton passage, dans le vent qui passe, le chant des oiseaux et le murmure des brises dans les arbres au bord des fontaines. Tu trouveras mon âme éparse dans nos grands bois, aux bords fleuris des ruisseaux gazouilleurs et des sources chantantes. Mon souvenir te sera doux et suave comme une rosée de miel. Pour toi maintenant, notre terre sera enchantée. A chaque blessure de la vie, tu y trouveras des forces nouvelles. Elle te consolera et te dorlotera parce que je serai en elle,

continuant à t'aimer et veillant sur toi. Par moi les choses te seront propices et secourables, tu les trouveras en tes moments de tristesse fraternelles et bienfaisantes. Je serai l'air que tu respires, la fleur que tu cueilles, le nuage qui suscitera ton rêve et l'élèvera dans l'azur, jusqu'au moment où tu viendras te confondre avec moi dans la terre maternelle.

Et comme j'étendais les bras pour l'étreindre, elle m'envoya un grand baiser d'adieu et disparut dans un gros nuage qui voila la lune un instant.

Je me trouvai inondé de larmes.

Le lendemain, j'étais réveillé en sursaut, on m'apportait une missive que je n'osais pas ouvrir. On me rappelait précipitamment.

Je ne fus pas, à ce moment, la dupe du peu d'espoir qu'on me laissait ; c'est fini, me dis-je.

Oh ! les heures que durèrent ce retour, ma tête en feu, comme si j'avais eu du plomb fondu ou une lave ardente dans le crâne. Et l'espoir qui me revenait au fur et à mesure que j'approchais de la demeure ! Un miracle s'était produit et j'allais la retrouver vivante

encore, sauvée. Puis le désespoir me reprenait. Ah ! si du moins, je pouvais encore la revoir vivante, ne fût-ce que quelques minutes, et la serrer dans mes bras !

Mais hélas ! la pire des choses conjecturées m'attendait à mon arrivée.

La nouvelle lugubre me tomba comme un soufflet sur la face. Un sentiment de révolte insensée m'envahit. J'aurais voulu battre, j'aurais voulu mordre, j'éclatais en imprécations, je me répandis en reproches contre ceux qui, craignant pour moi la maladie contagieuse dont

l'enfant était atteinte, avaient usé de subterfuges pour m'empêcher d'accourir vers elle. Puis je tombais dans un accablement morne, n'osant aller dans la chambre où elle dormait son dernier sommeil.

Je m'y résolus enfin.

Un parfum suave de roses, que je respirai sur le seuil, fut un anesthésique à ma douleur.

Tout de blanc vêtue, elle reposait sur un lit jonché de roses blanches. Il y en avait tellement qu'elles la couvraient presque, mais malgré la pâleur répandue sur ses joues, son front et ses lèvres, la

plus belle des roses était encore son pur visage qui souriait jusque dans la mort.

Elle était née aux roses ; elle était morte aux roses, son souvenir me reste comme celui d'une rose blanche dans ma vie.

Comment, me disais-je, revêtir des vêtements noirs, des vêtements de deuil ; n'est-ce pas d'habits blancs dont je devrais être paré en souvenir de toi ? Mais je te ferai dans mon cœur un autel, une chapelle où éclateront les couleurs vives et riantes, afin de t'associer à tout ce qu'il y a de radieux au monde,

même en cet instant cruel. Non, je ne puis croire que tu sois morte, car tu revis déjà ardemment dans mon âme.

J'appris alors les détails de sa fin.

La nuit de sa mort, quelques heures avant qu'elle ne s'en retournât parmi les fleurs, elle s'était relevée malgré son extrême faiblesse, et comme celles qui la veillaient lui demandaient, étonnées, où elle voulait aller :

— Dire au revoir à mon frère, répondit-elle.

A deux reprises différentes, il

fallut faire comprendre à cette enfant qui n'était déjà plus qu'à moitié de ce monde, qu'il n'était pas possible de me voir et qu'elle devait se reposer.

Mais tant était grand et puissant son pur amour, qu'elle était venue vers moi en esprit, car c'est à ce moment ou à peu près, que je vis s'entr'ouvrir un nuage éclairé par la lune, à côté du clocher noir d'une petite église de Campine, qu'elle m'apparut grave et souriante, me fit d'inoubliables adieux et m'adressa des consolations suprêmes.

Elle aimait les choses et les cho-

ses l'aimaient, car elles portèrent jusqu'à moi sa pensée dernière en un hymne triomphal à la vie, qui me fut une révélation. Elle était leur sœur vivante, leur âme incarnée et maintenant elle est retournée en elles.

Quand les prêtres eurent donné la bénédiction dernière et semé l'eau bénite, nous partîmes pour la mettre là-bas dans la terre patriale.

C'était une claire journée de juin. Le soleil ruisselait du haut des collines dans les gorges profondes sur la cîme des bois, sur

les feuilles des arbres agitées par les frissons de la brise, le long de la route blanche.

La roue du moulin éparpillait l'eau de la rivière en pluie de feu.

Dans les prés, des troupeaux de vaches paissaient. A notre passage elles levaient la tête, étonnées, et leurs gros yeux ronds nous regardaient longuement.

Le char funèbre disparaissait sous les couronnes, les bouquets de roses et les gerbes de fleurs.

Sans la croix qui émergeait d'une touffe de roses-thé et les chevaux caparaçonnés de noir, on eût dit un cortège triomphal. Les en-

fants que nous croisions, hésitaient un moment à s'agenouiller et à réciter leurs prières, tant ce spectacle suscitait peu la tristesse. Son âme radieuse était là, près de nous, dans le parfum des fleurs qui recouvraient son corps et il n'y avait place que pour des idées riantes et fleuries.

Mais les regrets qui nous rendaient, malgré tout, pensifs et désolés, ne venaient que de notre égoïsme, car lorsque nous pensions à elle en précisant quelque souvenir, le sourire nous venait aux lèvres et, pendant quelques instants, nous perdions la notion de l'évènement qui nous avait flagellés, pour

laisser notre cœur s'épanouir. Un moment même, un de nous raconta quelque anecdote, répéta des paroles qu'elle avait prononcées, et il nous parut qu'elle se retrouvait parmi nous. Ce fut une sensation délicieuse.

Le paysage se déroulait, nous traversions les bois, puis un bameau. Les paysans interrompaient leurs travaux pour se découvrir et se signer. Le soleil tombait sur les murs blancs des métairies et sur les fumiers aux pailles dorées et brunes, au-dessus desquels bourdonnaient des essaims de mouches d'or. Puis

une grande plaine nous apparut avec l'immensité des moissons qui ondulaient comme une mer, tachées çà et là, au loin, par quelques touffes d'arbres entre lesquels on apercevait les toits rouges et bleus de petits villages, et une longue ligne de peupliers fermant l'horizon

Le toit bulbeux du beffroi se montra dans le feuillage tout frissonnant de lumière. Nous traversions les moissons parsemées de bluets et de coquelicots et bientôt nous passâmes dans la drève qui mène à la ville, sous un dôme de verdure, sous l'imposante nef de feuillage d'une cathédrale dont les

troncs des arbres étaient les piliers.

La ville tranquille, avec ses volets clos contre l'ardeur du soleil, la ville perchée au sommet de la colline au bas de laquelle se joignent les deux vallées du ruisseau et de la rivière, avait le même aspect clair et gai que je lui connaissais depuis mon enfance. Elle avait pour moi son même bon sourire. Elle se faisait toujours maternelle et douce.

L'ayant traversée, nous arrivâmes au cimetière.

Après que le corps de l'enfant aimée fut descendu dans la fosse aux parois de terre jaune, avec nos

sanglots, j'écoutais l'admirable lithurgie chrétienne, les hautaines paroles d'éternité et d'espérance que l'église, fontaine d'amour, verse sur les tombes ouvertes et les cœurs en plaie.

La ville apparaissait avec une ceinture de feuillages. Des terrasses de ses jardins la verdure s'élançait et descendait jusque dans la vallée, pour se mirer dans le ruisseau, pareille à une troupe d'amadryades folâtres, puis elle reprenait sa course, escaladait la colline opposée, et courait sur le faite où elle fermait l'horizon.

De l'autre côté, la rivière sinuait,

tranquille et argentée, le long des bois et des rochers couleur de rouille, de la montagne éventrée.

Ailleurs on voyait l'herbe presque bleue et les moissons d'or. Au sommet de la montagne qui fermait le cirque, noir sur le ciel de feu, un laboureur conduisait un cheval qui traînait une charrue.

Dans cette exubérance de vie, le clocher de l'église romane d'un village proche, au haut de sa colline, et le vieux beffroi de la ville, qui se regardaient, paraissaient mélancoliques et si esseulés ! Car malgré toute la gloire et la foi qu'ils évoquaient, les siècles de fer

et d'amour, n'étaient-ils pas des souvenirs d'entreprises avortées, de croyances déçues quoique grandes, nobles et belles N'étaient-ils pas la pensée caduque, égarée en nos temps, d'âges morts, le mémorial qu'en avaient dressé des générations antérieures, la croyant impérissable.

Maintenant ils évoquaient le sépulcre plus que ce cimetière où je me trouvais, car les croix, dont il était peuplé, étaient du moins envahies par les herbes hautes et les plantes grimpantes, et les roses et les fleurs de toutes sortes lui donnaient un air de fête.

Ils étaient ridés et décrépés,
tandis que les collines verdoyantes,
la rivière aux eaux argentées, le
ciel d'un azur immaculé, dé-
ployaient une jeunesse immuable,
la même fraîcheur qu'au jour de la
création.

Le même printemps leur versait
la même sève, faisait couler sur
eux la vivifiante source de Jou-
vence.

Devant leur puissance calme,
leur majesté, leur force, une paix
ineffable descendait dans mon
cœur.

Je sentais que s'accomplissait

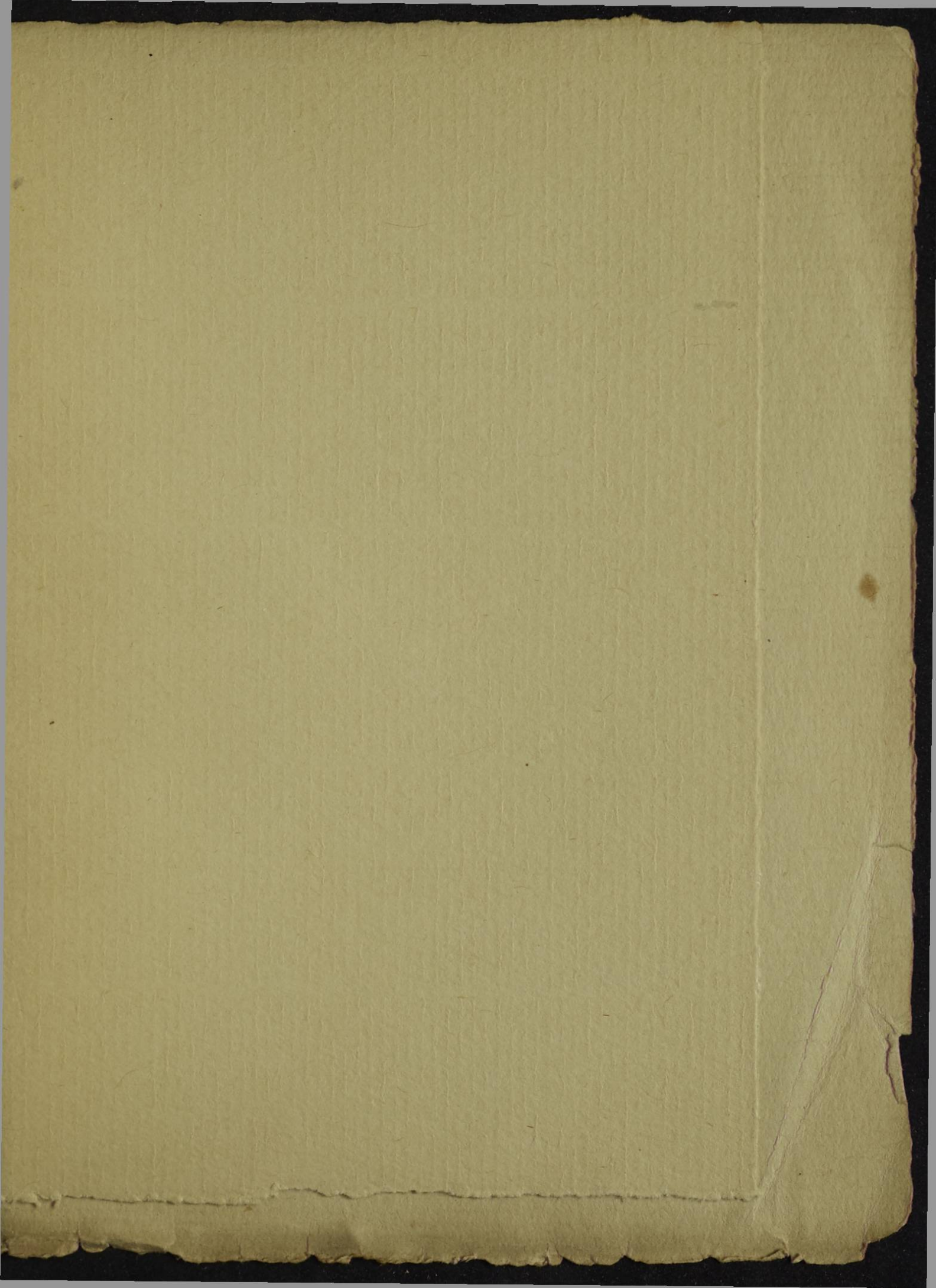
déjà la promesse que m'avait faite ma petite sœur aimée, quand, sortant d'un nuage éclairé par la lune, elle était venue me faire d'inoubliables adieux.

A travers les magnificences qui se révélaiient à moi, se faisait entendre l'harmonie des choses en leur variété et leurs métamorphoses, l'âme de notre mère la terre dont rien ne peut troubler la sérénité ineffable et hors de qui rien n'existe.

L'alouette élevait dans l'air limpide son clair tirelire, la fauvette gazouillait perchée sur un rameau,

les moineaux pépiaient dans les buissons et quand tombèrent ces paroles de consolation suprême : *Ego sum resurrectio et vita* — je suis la résurrection et la vie — ce n'était pas l'église qui les proférait par la bouche du prêtre en surplis blanc, c'étaient les arbres, les collines d'émeraude, les fleurs, les oiseaux qui me les adressaient pour notre mère la terre, dans une mélodie d'une douceur et d'une force infinies.

BRUXELLES, IMP. XAVIER HAVERMANS.



MUSÉE DE LA LITTÉRATURE



